



L'île des anamorphoses

version de Catherine Barreau

*But Love has pitched his mansion in
The place of excrement;
For nothing can be sole or whole
That has not be rent.
W. B. Yeats*

J'avais reçu les honneurs de l'Unesco lors d'une cérémonie pleine de fastes et de mesquineries. Une grève des contrôleurs aériens m'empêcha de rentrer à Buenos Aires. Pour tuer l'après-midi, je me rendis au Louvre qui est, comme on le sait, un des lieux où l'esprit humain peut s'apaiser à la mesure de l'histoire. L'humeur caillée par cette habitude française de transformer la frustration en motif de paresse, je déambulais en assyriologie lorsque je remarquai un petit homme qui se tenait immobile, droit et tors, la bouche entrouverte. Il avait un carnet relié de toile à la main et il fixait, derrière des lunettes à verres épais, la stèle de Sippar. Je le pris tout d'abord pour un idiot qu'une famille de touristes aurait laissé là afin de visiter le musée tranquillement ; il me rappelait un oncle autiste qui pouvait résoudre en quelques secondes toutes sortes de calculs mais n'était pas capable de prendre un autobus. Il avait fini ses jours dans un hôpital psychiatrique où il amusait le personnel avec ses dons inutiles.

Mais je me trompais à propos de l'homme, tout d'abord parce qu'il me reconnut (savoir qui je suis n'est pas un gage d'intelligence, je ne voudrais pas paraître fat, mais je dois dire que cela transforma mon jugement), ensuite en raison de ce qu'il m'apprit et qui me hante encore. Les génies prennent l'apparence d'égarés dans notre monde abruti.

Il me parla de mes textes et de mon talent que, par modestie, je me mis à atténuer. Il insista. Il fronçait les sourcils. Son espagnol littéraire suintait d'érudition. Je le lui fis remarquer. « Je ne suis pas hispanophone, Professeur, je suis originaire de Cologne. Mais je comprends, me dit-il, je parle, j'écris et je lis quinze langues, dont sept anciennes. » Il ne manifestait ni fierté ni forfanterie, il me donnait du « Docteur » et du « Professeur » comme le font les Portugais et les Allemands face à un universitaire.

– Sept langues mortes ! m'exclamai-je en remarquant son jeune âge.

– Anciennes, pas mortes, précisa-t-il. Sumérien, akkadien, araméen, hittite et sanskrit védique. Et bien sûr le grec et le latin, comme tout le monde. Je n'ai pas de



mérite, c'est une compétence innée ; je suis un pathétique déchiffreur qui sait presque tout sur la Mésopotamie.

Je le questionnai sur la façon dont il avait appris tant de langues. Il m'expliqua son parcours d'enfant doué et inadapté, ses refuges d'érudit, ses années d'université, son doctorat précoce, son entrée dans le monde académique puis son exclusion. Les motifs de cette dernière ne furent pas précisés et je ne l'interrogeai pas plus avant. Nous bavardions, côte à côte, tournés vers la stèle sur laquelle un roi cornu écrasait des ennemis.

Il me proposa de dîner avec lui. Il aurait, me dit-il, et si j'étais libre, plaisir à partager une découverte qui le fascinait et j'étais la personne la mieux indiquée pour cela, il pensait même (et un frémissement le secoua) que j'étais le destinataire attendu de certaines révélations. Le mot plaisir, dans sa bouche, me fit pitié tant il m'apparaissait que cet homme-là ne devait guère en connaître. Je n'avais rien de mieux à faire, et je dois dire qu'il m'intriguait. Certains sujets éveillent en moi la lueur d'un récit.

Il m'entraîna dans un bistrot dont les murs étaient couverts de miroirs piquetés. Nous nous assîmes ; lui, sur la banquette craquelée, dos à la glace ; moi, sur un siège boiteux. Une très jeune fille vint prendre notre commande. Il demanda deux plats du jour sans me consulter. La serveuse lui répondit qu'à dix-huit heures la cuisine n'était pas encore ouverte. Il commanda deux cafés, m'associant à ses décisions. Je le laissai faire, moi qui tiens tant à ma liberté. Je voyais dans le miroir derrière lui mon visage tacheté de points noirs qui se tenait un peu en retrait de mon interlocuteur. Il commença son récit :

« Après mon exclusion de Golstrup, je décrochai, grâce à mon directeur de thèse, un contrat avec les assyriologues de Cambridge ; il eût fallu que je fusse fou pour deviner ce qui m'y attendait. Je m'usai les yeux quelques mois sur des fragments de tablettes au British Muséum. En majorité des textes connus, recopiés par des scribes ordinaires. Des contrats et des mythes, des lettres de change, des reconnaissances de dettes, des exorcismes. Des tablettes scolaires qui s'écrivaient sur deux colonnes en sumérien et en akkadien. Des lexiques au tracé maladroit. Je ne sais pas comment vous expliquer cela. Si vous déchiffrez du cunéiforme pendant des heures, des jours et des semaines, vous finissez par développer une sorte de reconnaissance globale. Au premier



coup d'œil, je percevais si j'avais affaire à un document scolaire, religieux ou comptable.

Une tablette m'intrigua, elle présentait une rupture : commençant par la "Descente aux enfers d'Innana/Ishtar", écrite en deux colonnes, elle bifurquait. Le début du texte n'avait rien de surprenant sinon peut-être la régularité classique et élégante des caractères : les lignes et les coins imprimés dans l'argile s'harmonisaient. Ensuite, l'écriture devenait plus nerveuse et plus fluide, comment dire, plus personnelle. Je n'avais jamais vu de cunéiforme aussi raffiné. Et avant de traduire, je sus qu'il s'agissait d'un document unique, écrit par un lettré mais sans colophon. Je dois vous lire ma traduction de ce premier texte, vous me comprendrez mieux.

Depuis le Grand En-Haut, elle dirigea sa pensée vers le Grand En-Bas ; depuis le Grand En-Haut, la déesse dirigea sa pensée vers le Grand En-Bas ; depuis le Grand En-Haut, Innana dirigea sa pensée vers le Grand En-Bas.

C'est le début d'Innana/Ishtar aux enfers, rien d'insolite ; la suite m'a pour ainsi dire brûlé les yeux. Au lieu du voyage de la déesse vers l'enfer écrit dans les deux langues, le texte doit se lire en continu sur les deux colonnes. Chaque début de vers est en sumérien littéraire et chaque fin en akkadien supérieur, les phrases sont dissimulées dans cette configuration classique pour tromper quelqu'un et transmettre un message. Une sorte de bouteille à la mer si j'ose dire. Et, ajouta-t-il en me dévisageant, je crois, Professeur, qu'elle m'était adressée. »

Il suspendit son récit que je n'étais pas certain de comprendre. Je hochai la tête et il poursuivit.

« Voici ce que le scribe écrit :

Moi, Lundighirra, ultime descendant de la lignée sumérienne des scribes sacrés, homme au crâne rasé, pulvérisé sous le joug du roi akkadien à tête noire qui fut mon ami et mon maître, j'écris pour la deuxième fois dans le zarifé fétide et isolé où l'amour, ma droiture et le grand roi m'ont déporté. J'y dispose de quatre jarres enterrées dans le sol. L'une contient de l'eau troublée, la deuxième l'argile dont je fabrique moi-même les tablettes, une troisième me permet de conserver des dattes. Je range, dans la quatrième, le poisson salé qu'on m'apporte. Je n'ai plus mangé de pain depuis des lunes. Le pêcheur qui est chargé de ma garde et de mon service ne parle même pas l'amorrite mais un dialecte grossier. J'éduque mon geôlier bien que je le soupçonne de détourner à son profit une part de ce qu'il perçoit pour mon entretien : le



jour où mon contrôleur judiciaire est venu, le pêcheur m'avait fourni des fruits frais et une bouillie de céréales. Mais cela n'a pas d'importance, je tente de lui apprendre des rudiments d'akkadien et je ferme les yeux sur sa cupidité. Je poursuis mon récit, celui-ci sera caché parmi les tablettes destinées à la bibliothèque d'Eridu. Naram-Sin étend son règne aux quatre régions et il m'utilise pour louer sa grandeur. Mon calame trace dans l'argile ce que tu lis, ainsi je veux que ma peine reste gravée sur la tablette et se cache dans la bibliothèque du roi, pour que toi, homme droit, savant et fou, tu la lises quand tu iras dans le passé qui est mon présent et que tu y découvriras que je pensais à toi avant que tu sortes du corps de ta mère, et tu découvriras que tu n'avais pas pensé que je puisse te penser. »

Il fit une pause sans lever le nez de son carnet. « C'est à moi qu'il parle, professeur. Rendez-vous compte, dit-il, ce Lundighirra ne reproduisait pas un hymne, un mythe ou une lamentation, il ne fixait pas un contrat. Il parle de sa propre vie, de son histoire de lettré opprimé, il s'adresse à moi de sa voix singulière, quarante-trois siècles après sa mort. C'est extraordinaire ! »

Il releva la tête et murmura que des passages du texte manquaient. Les fragments n'étaient pas en bon état mais il avait pu reconstituer l'histoire de l'exil du scribe sur l'île de Dilmun.

– Où se trouve Dilmun, lui demandai-je ?

– C'est le Barhein, Professeur, voyons ! répondit-il et je vis que je le décevais.

– Bien sûr, dis-je.

– Il fut ensuite transféré dans un îlot perdu du golfe où il devait recopier jusqu'à sa mort des mythes et des hymnes à la gloire du roi.

Le texte citait un personnage célèbre, une femme. À ce moment de son récit, le petit homme marqua quelques secondes de silence arqué puis susurra : « Enhéduana ! » Je pris un air entendu, espérant qu'il m'en dirait plus ; il me semblait exalté. « Un scribe sumérien d'Akkad, qui aime la princesse royale, fille de Sargon d'Akkadé, tante de Naram-Sin et poétesse ! Comment se fait-il qu'on ne l'ait pas jeté au fleuve ? Il devait avoir une grande valeur pour le roi. »

Dans un extrait difficile à traduire à cause de la polysémie des idéogrammes et des phonogrammes pour un même signe (je pris soin de ne pas demander d'explication), Lundighirra exposait ses griefs envers la famille royale et surtout son amertume d'avoir



mis la main dans la main de la princesse, les yeux dans les yeux de la prêtresse. Ensuite, le texte se terminait brusquement.

« La première tablette que j'ai dissimulée dans les caisses destinées à la bibliothèque de Suse doit être arrivée. Celle-ci rejoindra Eridu et s'approchera de ma bien aimée qui honore le dieu lune Nanna à Ur. J'ai taillé mon calame ; je l'ai utilisé pour graver mon jugement dans l'argile. Cela m'a permis de penser ma pensée et de laisser les signes-mots m'emporter. Je les chevauche plus que je ne les trace et nous parviendrons à toi. Ma peine décroît et je n'attends plus la consolation des dieux. Je crois que les dieux n'existent pas. Que je sois foudroyé si ils... »

Ce fragment s'arrête là, dit-il. Nous n'avons aucun autre exemplaire de réflexivité à l'époque sumérienne. Cet homme spéculait, il a conscience de sa conscience et il l'écrit ! C'est inédit, bien avant les Grecs, magnifique, conclut-il en lançant un regard convexe. Et ceci est un deuxième chapitre, je vous demande d'excuser ce néologisme. L'idée de pouvoir trouver d'autres tablettes du même auteur s'est muée en obsession et les travaux académiques qui jusqu'alors avaient dirigé ma vie n'ont plus été qu'un prétexte à la quête des textes cachés de ce Lundighirra. J'ai scruté les fragments de la même époque retrouvés à Suse, je vous épargnerai mon enquête pour remonter la piste des sites fouillés par des équipes d'archéologues au dix-neuvième et au vingtième siècle. Ces fouilleurs et amateurs d'antiquailles ont parfois fait n'importe quoi. Moi, je ne suis pas un homme de terrain. Gratter la boue avec les truelles et les pinceaux, non merci. Je sais que vous me comprenez, vous êtes-vous aussi un rat de bibliothèque, n'est-ce pas ? Grâce à une historiographie des sites et des équipes de fouilleurs, je me suis retrouvé à la Ny Carlsberg Glyptotek de Copenhague. J'ai eu accès aux réserves. Au milieu des fragments, j'ai reconnu la calligraphie de mon scribe, ces signes nerveux, déliés, élégants. Et ce passage cadencé d'une colonne à l'autre. Une tablette cuite, entière, merveilleusement conservée. Le texte en est presque complet. Je l'ai volée. Elle est à l'abri chez moi. C'est très facile de voler au Danemark. »

5

Il prit son carnet et récita en espagnol, parfois riant, parfois grimaçant de dégoût, le premier chapitre de l'histoire de Lundighirra.

« Depuis le Grand En-Haut, elle dirigea sa pensée vers le Grand En-Bas ; depuis le Grand En-Haut, la déesse dirigea sa pensée vers le Grand En-Bas ; depuis le Grand En-Haut, Innana dirigea sa pensée vers le Grand En-Bas. »



Même chose en akkadien avec Ishtar. Même début que l'autre tablette ; s'il y avait une suite, l'astucieux bonhomme l'a chaque fois dissimulée sous le même incipit, dit-il.

« Moi, Ludighirra, homme au crâne rasé et pulvérisé par l'immoralité des têtes noires qui nous gouvernent, j'écris ce texte qui sera dissimulé parmi les tablettes que Naram-Sin m'a condamné à copier sans repos dans la maudite île de Dilmun où je fus exilé. J'ai passé six lunes à Dilmun, au contact des marchands qui croisent là pour l'échange de la pierre, de l'or et du cuivre avec nos céréales ; j'y ai appris l'élamite. Mon exil était trop doux selon mon contrôleur judiciaire. Je n'étais pas assez humilié. Je fus déporté sur cet îlot désert qui n'a même pas de nom. J'écris maintenant. Qu'a fait Nanshe, Déesse de Lagash, celle qui connaît la veuve et qui connaît l'orphelin. Nanshe qui connaît l'oppression de l'homme par l'homme qui est la mère de l'orphelin ? Mon père m'a enseigné que pour livrer les puissants aux faibles, Nanshe scrute le cœur des gens. Et me voilà, faible, trompé, trahi, par les têtes chevelues akkadiennes, me voilà seul, loin des miens, secondé d'un pêcheur ignare exilé sur cette îlot sec, sans pain et sans bière. Plus rien ne ressemble au monde ancien. Je vis comme une bête sauvage, hormis l'argile et le calame qui sont ma consolation, ma peine et la condition de mon sursis. Et où sont les dieux dont on dit qu'ils aiment par-dessus tout la justice et la moralité ? Mon père disait que les dieux ont mieux à faire que de s'occuper d'un mortel insignifiant. Alors moi, Lundighirra, j'ai l'orgueil de laisser bondir mon calame sur la douce argile afin d'y marquer mon histoire. Je ne crains plus le royaume des morts, la grande terre, domaine de Nergal à la vie ralentie dans l'ombre et la poussière. Je n'ai pas peur d'écrire que les dieux ne nous ont pas créés pour les servir et que le roi n'est pas leur élu. Le roi tient le pays par sa violence et sa destruction. Le pêcheur qui sera ma seule compagnie me construit un four pour cuire les tablettes qui méritent une plus grande pérennité. Mon contrôleur judiciaire l'y a autorisé. Ce fonctionnaire est un homme inculte qui n'a été à l'école que trois saisons, il peut à peine reconnaître le début des hymnes, et seulement en akkadien. C'est un parvenu, il parle l'amorrite grossier. Il laissera partir mes écrits dans les bibliothèques que Naram Sin le brutal veut établir à sa gloire aux quatre rives du Royaume : Suse, au levant où sont les élamites, Kish au Ponant, où naquit le grand Sargon, Ninive vers l'étoile du nord et les montagnes, Eridu, non loin d'Ur et de ma bien aimée. Et toi, savant à la grande lucidité, tu les rassembleras. Lorsque je terminerai mon travail et aurai



complété mon cinquième recueil pour la bibliothèque d'Akkad, cœur du Royaume, ils me couperont les mains, me crèveront les yeux et me jetteront à la mer. Telle est la décision du roi qui fut mon ami. Mon père me disait de suivre la voie qu'il m'enseigna, si je m'étais contenté d'écrire à la gloire des puissants, fussent-ils akkadiens, ou à tenir la comptabilité du royaume, ma vie aurait été un lit de miel et de délices. Mon père m'avertit. »

Il s'interrompit et se frotta les yeux derrière ses lunettes.

« Il a utilisé le temps non accompli alors que, assurément, son éducation est terminée, et ce lettré ne commet aucune faute, contrairement à ce que l'on peut voir dans les textes de copistes ou d'étudiants. Cela veut-il dire que son père est vivant ou que les conseils et la voix de celui-ci le hantent encore ? Il poursuit avec une description assez classique de sa généalogie puis conclut avec des formules de lamentation. Ce document prouve qu'il y avait cinq tablettes cachées dans des bibliothèques impériales. Par une étrange répétition de l'histoire, ces tablettes que Lundighirra envoya aux quatre coins de l'empire et en son centre ont été emportées par des archéologues du monde entier, répandues sur la terre entre musées et universités de Philadelphie, Paris, Berlin, Istanbul, Copenhague, Bruxelles ou Bagdad. Et vous allez découvrir, professeur, comment je suis devenu l'exécuteur testamentaire de cet homme, dit-il en rougissant, la main secouée de tremblements. Il m'a demandé de rassembler ses écrits. »

Son excitation m'hypnotisait et je retrouvais, à l'écouter, une curiosité enfantine étouffée lors de mes années de collège. Quelque chose de fantastique mais de réel. Je me sentais emporté par sa passion sans la comprendre. L'esprit critique que les années d'études m'avaient inculqué protesta et je posai une question stupide. Je lui demandai si ces tablettes étaient authentiques. Il soupira et grommela qu'il n'avait aucun doute mais que, peut-être, il s'était trompé sur mon compte, comment pouvais-je douter de son expertise, il n'y avait pas un assyriologue au monde qui pouvait mettre en doute sa compétence. Pas un. Vivant ou mort. Il me fixa en silence et je vis dans son regard une incrédulité triste. Je fis appel à notre formation universitaire.

« Vous savez, lui dis-je, que nous, hommes d'intelligence, devons faire preuve de loyauté envers la démarche critique qui fonde notre pensée. Je comprends votre dépit, mais acceptez ma perplexité comme la mesure du caractère exceptionnel de vos découvertes. »



Il ne me répondit pas. Il s'agitait, regardant en alternance la porte du bistrot et son carnet. Il s'immobilisa et reprit son récit comme si je ne l'avais pas interrompu.

« Je décidai de retrouver l'ensemble de son œuvre. Il fallut remonter les périodes de fouilles. Par un jeu d'échanges entre missions danoises et américaines... Mais ceci ne présente pas d'intérêt. Des morceaux de la troisième tablette (celle qui fut envoyée à Ninive) se trouvaient à Philadelphie où je les découvris. Venons-en au contenu. Quelques fragments montrent l'indépendance d'esprit de Lundighirra par rapport aux pratiques de son temps. Il entre dans la pensée conceptuelle. Mais en même temps, il devient beaucoup plus trivial en décrivant des détails charnels inédits pour l'époque. Tenez, Professeur, lisez cette page, la fin m'est restée incompréhensible. »

Il me tendit son carnet relié de toile, je sortis la loupe de ma poche puis je lui avouai que mes yeux ne me permettaient plus de lire son écriture. Je ne parle pas allemand, mais il était inutile de perdre du temps en explications et dangereux de le décevoir à nouveau. Il reprit le cahier et ne fit aucun commentaire.

« *Innana dirigea sa pensée vers le Grand En-Bas. Le texte est connu, Ishtar, l'incipit était très dégradé... quand ma voix a changé et que les poils sont apparus à ma lèvre. Je devins ummanu bien avant l'âge habituel, je refusai la charge d'exorciste ou de lamentateur. Mon père voulait que je reprenne son poste de comptable des domaines du Nord. Je me serais consacré aux tâches serviles et commerciales : les contrats de mariage, les calculs des pâturages hérités et les traités sur la culture de l'orge qui donne la bière qu'aime tant mon aimée. Ici, il manque beaucoup de texte, dit-il. Quand j'ai proposé à mon père qu'au lieu de détailler chaque cas particulier, nous pourrions chercher quelle grande loi les anime tous, il m'a fouetté puis m'a enfermé dans le grenier. »*

La jeune serveuse me fit sursauter en demandant dans mon dos si nous voulions encore le plat du jour : le cuisinier était arrivé. Je vis son reflet et le mien, tavelés dans le miroir, et seul le petit homme à lunettes, plein de raideur, de torsions et de concentration me parut réel à ce moment précis, son corps matériel habitait tout l'espace entre mon regard et l'infini du reflet. Il hocha la tête. La serveuse demanda si nous boirions autre chose, il fit non et reprit :

« *Le scribe royal souffrait d'intestinades et Naram-Sin au jeune règne bousculé par la fronde de ses cités partait en guerre de reconquête, je me glissai dans sa suite. Avec mon pagne de palmes et mon crâne rasé, je dénotais. Toutes ces têtes noires*



sanguinaires, à la longue barbe tressée, aux cheveux oints me regardaient avec mépris. (fragment perdu) butin en trésors et en esclaves. En dehors de ces expéditions, je devais apprendre l'hépatoscopie divinatoire et les exorcismes ; on m'envoya à Ur, au temple de Nanna afin de servir (Il manque plus ou moins douze lignes) tracer de mon calame bien taillé les souvenirs des douces lunes passées à couvrir la plus tiède des femmes. Enhéduana, je t'appris la cadence des rythmes poétiques et toi, Oh ! fille du dieu Poliade d'Ur, tu me fis découvrir les extases du sexe (il est parfois assez cru) quand les mains et les yeux se mêlent au centre du plaisir, mes mains que l'on coupera, mes yeux que l'on crèvera car des jaloux nous dénoncèrent. Accusé, ma parole droite fut déformée. Je ne connaîtrai plus la crue des fleuves et la caresse des jours de lune. J'étais une datte accrochée à sa grappe sur le palmier, ils m'ont jeté au sol, j'ai séché au soleil, je suis devenu le sucre collant, et le noyau mort ; je ne vivais pas, j'entrevois une autre forme d'existence, je pourrais prétendre ce qui m'est refusé et en tirer de la joie. Comme il est étrange de décrire l'histoire de l'homme que je suis ; il se pourrait même qu'un mensonge m'emporte dans un autre temps. (Il manque un fragment important...) il aurait baisé ses cuisses ointes d'huile au cassia un matin. Elle se parfumait de myrrhe le soir, et la nuit, après un passage à la maison des eaux, choisissait le cèdre dont elle connaissait le pouvoir dans l'éveil du désir et l'exaltation de sa beauté (fragments manquant) Les cycles de Nanna et les boues fertiles qu'il pétrit comme la chair laiteuse de son aimée, du crépuscule du matin jusqu'au crépuscule du soir. Et les nuits de tendre sodomie (excusez-moi) afin que, prêtresse, elle n'enfante pas. C'est tout ce qu'il subsiste. »

Le texte s'arrêtait là, j'étais ému.

– Que veut-il dire ? Que fait-il ? Quelle est la cohérence, soupira le petit homme aux joues empourprées. J'ai besoin de vous, professeur.

– Il exprime sa colère, il témoigne de sa situation, il raconte de bons souvenirs et ses regrets, dis-je en cachant mon trouble. Il imagine ce qu'il ne vivra plus. Les prisonniers, partout dans le monde et à toute époque, font de même si cela leur est possible.

Il semblait réfléchir à cette explication, il fronçait les sourcils en marmonnant que ces passages de l'accompli à l'inaccompli le laissaient perplexe : dans le texte original, c'était si étrange. Et ces changements de pronoms le torturaient. Il voulait



rendre le sens, à partir de cette langue agglutinante, et avec ces cas ergatifs, ce n'était pas facile. Non, pas facile. Pas facile du tout.

– Et puis, il passe à la troisième personne alors qu'il est le sujet de son récit, ajouta-t-il.

– Peut-être pas. Créer un personnage peut le soulager. Et la quatrième tablette ?

– Elle reste difficile à localiser. Des fausses pistes ont rendu la recherche épuisante. Elle pouvait se trouver à Bagdad ou au musée d'Alep. J'ai eu de la chance, c'était juste avant le début de la guerre Iran-Irak ; je déteste les voyages mais je me suis rendu au Moyen Orient et ce fut un échec. Six mois vains. J'essayai Chicago, où les découvertes de Kish étaient conservées. Pas faciles d'accès. Les Américains sont méfiants. Pointilleux. J'ai déployé mon curriculum, convaincu un professeur vaniteux et borné à qui j'ai promis qu'il pourrait publier sous son nom toute découverte. Ces Américains sont obsédés par les publications, les classements et leur égo. Bref, j'ai traduit des choses intéressantes, mais pas de traces de mon scribe. »

La serveuse apporta du pain, une carafe d'eau et deux assiettes de blanquette de veau. Il glissa le carnet dans sa poche. Nous mangeâmes sans faim et fûmes débarrassés en moins d'un quart d'heure durant lequel il scruta les légumes et les morceaux de veau comme s'ils formaient une écriture nouvelle à déchiffrer. Puis, après un long silence, il repoussa de l'index les lunettes contre son front et me dit qu'il avait trouvé la cinquième tablette ici, au Louvre, et qu'après l'avoir traduite, il redoutait autant qu'il espérait la lecture de l'avant dernière.

– Aucune trace de cette quatrième tablette manquante. Elle doit s'apparenter à ce que nous appellerions un roman ; il l'a lue à son geôlier puis la lui a donnée. Dans le dernier texte que j'ai trouvé, le cinquième, il raconte l'histoire d'un jeune homme qui n'était pas lui bien qu'il semblât l'être. Il décrit avec beaucoup de détails l'amour charnel qu'il entretient avec des professionnels des deux sexes. Le texte devient confus, il s'emporte dans des récits fictionnels, avec des effets de style, des métaphores et une sorte d'humour noir. Il évoque des sensations en tant qu'être humain, mais aussi en animal et même en huile. J'ai peiné à traduire. Ce n'est plus le lettré qui porte sa propre voix ; il est devenu fou, il s'est abominé.

– Êtes-vous certain que c'est la dernière tablette ? L'homme semblait prendre goût à l'écriture.



– Elle est incomplète, très difficile à interpréter, mais c’est la dernière, j’en suis sûr. Je vous épargne les détails, il se fait tard et je suis fatigué, je n’ai pas parlé autant depuis des années ; reprenons demain matin, dit-il en se levant et je fus frappé de son aspect misérable.

J’insistai pour qu’il me donne au moins quelques lignes, je devais prendre mon avion à l’aube ; il accepta de me lire la fin. Sa voix s’estompait.

« Je vous épargne un passage très confus. Si j’avais le quatrième texte, je pourrais contextualiser. *Le pêcheur a utilisé la tablette d’argile cuite comme pierre angulaire de la maison qu’il construit sur la grande île grâce à ses revenus et rapines de gardien, il en a fait un dépôt de fondation. Le scribe rit; il a instruit l’homme, lui a appris des rudiments d’écriture, offert le plus magnifique de ses récits. Et ce gardien cupide s’en sert comme d’une brique. Cela n’a pas d’importance. Il connaît des plaisirs inédits dans son zarifé sombre et malodorant, où il était contraint, comme l’âne, à manger sa propre litière. Il voit, sous la caresse protectrice de la lune, les lits de miel et les lupanars des femmes d’Elam. Couvertes de fourrures et ointes des huiles parfumées, elles lui présentent leurs...* (Hum, vous me permettrez de ne pas tout lire.) *Il ne s’est pas seulement souvenu ; il a chevauché les mots pleins et les mots creux, il a vécu l’histoire de mille hommes, la vérité et la totalité de son être dans le mouvement saccadé de son calame. Tous le croyaient puni, condamné à vivre seul avec un pêcheur de langue amorrite ; aucun ne se doutait de son prodigieux voyage. Il n’était plus un rêveur ou un menteur, mais un dieu. Aucune prière, aucun exorcisme puissant ne pourrait jamais faire advenir de tels prodiges de réalité : il avait vécu ce qu’il n’avait pas vécu, atteint la moelle sensible de toute vérité. Il a retourné le monde comme une outre ; le dedans est devenu le dehors et l’espace contenu dans ce retournement lui a donné l’univers et un fragment de l’éternité. Il a vécu la torpeur de l’huile mélancolique enfermée dans une jarre scellée. Il a été le vautour plongeant avec avidité la tête dans les entrailles tièdes de la charogne. Et la crue du grand fleuve dévastateur et fertilisant quand il porte le limon. Je n’avais rien existé avant et je ne le savais pas. Je cuirai cette tablette destinée à Akkad ou Lagash, je laisserai mes calames pourrir dans la fosse avec mes excréments. Ils me couperont les mains, me crèveront les yeux et me jetteront à la mer. Et alors ? Il vivra toujours. Je sais que je suis en le sachant. J’ai créé un monde. La mort est un fruit que nous portons comme un noyau. La mort use, incessante. Ils me couperont en trois morceaux et me crèveront les yeux. Les mains et le regard. L’eau*



salée de la mer remplira mon souffle, elle se lovra dans la cavité de mes orbites et elle caressera les plaies de mes poignets. Il n'y a pas de dieux. Je suis seul et vous l'êtes aussi. Rien n'a d'importance.

C'est ainsi qu'il termine. Vous me voyez désolé d'avoir écrit une phrase comme "Je n'avais rien existé avant", mais je n'ai pas trouvé d'autre possibilité. Je n'y comprends rien. »

L'affliction me gagnait, elle colora la fin de cette soirée dédaléenne. Quarante-trois siècles. Renoncer aux hymnes et aux lamentations ainsi qu'à l'utilité, accepter toute mutilation. L'effervescence de l'écriture. Puis la ruine et l'épuisement.

L'homme ne semblait pas me comprendre. « Et dans la quatrième tablette, alors, que trouverons-nous, Professeur ? me demanda-t-il en m'associant à ses recherches. » Je répondis qu'il y avait sans doute le récit d'un imaginaire personnel, débarrassé et enrichi du passage par la conscience de soi. Comme le limon des crues des fleuves, ajoutai-je, comme le liège secret de l'écorce. Comme le liège et le limon.

Je ne sais plus qui paya notre repas ni si nous nous saluâmes, encore moins si nous prîmes rendez-vous mais je ne le revis jamais. Je rentrai à Buenos Aires. Cette soirée m'obséda. Pendant des années, j'en recomposais des passages lorsque le sommeil me fuyait. Je me demandais parfois si je n'avais pas été victime d'une de ces rêveries qui, chez moi, se révèlent plus vivantes que la vie et me brouillent le jugement.

Il y a trois ans, j'ai reçu un colis et une lettre qui m'étaient adressés par un pasteur de l'église anglicane du Qatar. Un chercheur ayant séjourné chez eux avait disparu. Il devait se rendre sur une île du golfe où il espérait repérer les traces d'un village de pêcheurs du vingt-troisième siècle avant Jésus-Christ. Le pasteur avait trouvé dans ses bagages cette grosse enveloppe portant mon nom et l'adresse de mon éditeur français. Il avait préféré me la faire suivre plutôt que de la remettre à l'ambassade. Il précisait que leur communauté avait déconseillé au jeune Allemand de se rendre en Iran, dans le contexte de la guerre.

Ma fidèle compagne et collaboratrice fit traduire en espagnol le carnet relié de toile ; elle m'en relit parfois des passages. Je pense souvent à la quatrième tablette d'argile cuite qui repose comme un noyau dans le sol d'une île du golfe persique, entourée de l'argile crue qui a servi à construire une maison de pêcheur.